

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 8 (1887)
Heft: 7

Artikel: Exploration dans le sud-ouest de l'Afrique : (suite et fin)
Autor: Schinz, Hans
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133119>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parti pour le Congo où il compte faire un séjour de six mois, qu'il utilisera pour explorer la région située le long de la rive sud entre Boma et Stanley-Pool. L'éminent géologue cherchera entre autres à déterminer l'époque vers laquelle le Congo s'est frayé un passage à travers la chaîne côtière, et l'âge de cette chaîne ; il explorera les cavernes dans l'espoir d'y découvrir des vestiges des premiers habitants et étudiera le pays au point de vue de la géologie agricole.

La flottille à vapeur du haut Congo ne tardera pas à être renforcée de deux petits steamers, destinés l'un à la factorerie hollandaise de Kinchassa, l'autre à la factorerie française Daumas, Béraud et C^{ie}, à Brazzaville. Les pièces démontées du bateau français étaient à Boma au départ du dernier courrier. Quant au bateau hollandais, il doit être maintenant à destination ; le 20 mars dernier, la caravane qui le transportait passait à Loukougou.

M. von Schwerin, de la mission suédoise au Congo, est rentré en Europe, mais auparavant il a encore fait un voyage le long de la côte d'Angola et dans la province de Mossamédès. Il a exploré le plateau montagneux à l'est de cette ville et y a fait de nombreuses observations géologiques. De Mossamédès il s'est rendu au Cap Negro, où il a visité le célèbre padron planté par Diego Cam en 1486.

Le voyageur O. Baumann, qui avait dû renoncer à l'expédition du D^r Lenz, a exploré pendant trois mois l'île de Fernando-Pô, où il a pu étudier de près la tribu des Boubis, peu connue, quoique les Espagnols occupent cette île depuis quatre siècles. Ces indigènes sont si peu avancés dans la civilisation, qu'ils ne connaissent encore ni le manioc ni la préparation du fer.

Une dépêche de Sierra-Leone annonce que les indigènes du pays des Gallinas ont attaqué la factorerie française de Sulymat, et la factorerie anglaise sur la rivière Manoh, mais qu'ils ont été repoussés avec perte.

Le D^r Krause a écrit de Salaga, le 24 avril, qu'il a réussi à pénétrer jusque près de Timbouctou ; il a découvert un nouveau fébrifuge qu'il compte envoyer au D^r Fisch, pour que celui-ci en fasse l'essai. Lui-même s'en est servi avec succès dans un cas de fièvre où la quinine était demeurée sans effet.

Une seconde canonnière, le *Mage*, destinée à la navigation sur le Niger supérieur en amont de Bammakou et construite sur place, a été lancée en présence du roi de Bammakou et d'un nombreux concours d'indigènes. La canonnière le *Niger* n'attend que la crue des eaux pour se diriger vers Kabara, le port de Timbouctou.

EXPLORATION DANS LE SUD-OUEST DE L'AFRIQUE

par le D^r Hans SCHINZ.

(Suite et fin.)

En revenant à Oloukonda, je rencontre un certain nombre de trafiquants aakouanyama qui m'apprennent que Kambondé est en guerre

avec des Hottentots, des Bastards et des Bushmen se livrant au vagabondage, et que la tribu des Ondonga est dispersée. Quoique d'ordinaire j'ajoute peu de confiance à de semblables reporters, cette fois cependant je crus devoir être prudent en m'écartant un peu de la route que nous suivions ; nous nous dirigeâmes vers le nord, afin de pouvoir, le cas échéant, trouver protection chez une des tribus voisines. Le lendemain nous atteignîmes, tard dans la nuit, les premiers villages de l'Ondonga, et nous apprîmes que ce jour-là, les Aandonga avaient livré à leur adversaire un combat dans lequel ils l'avaient complètement battu.

Dans l'après-midi je visitai le champ de bataille, où je réussis à cacher dans une caisse que j'avais apportée avec moi, un Omoundonga mort, encore bien conservé, pour le rapporter à Oloukonda, et le disséquer pendant la nuit. La saison des pluies qui s'approchait et le réveil de la nature qui l'accompagne me décidèrent à passer encore quelques mois à Ondonga, et une maisonnette de boue construite autrefois par un trafiquant, mais alors abandonnée, me fut assignée pour demeure ; grâce à quelques réparations, à l'adjonction de certains appendices, et à l'empressement du missionnaire à m'aider, elle fut bientôt transformée en une agréable habitation.

La période pluvieuse proprement dite commença avec le mois de décembre ; de jour le temps était généralement sombre, vers le soir se rassemblaient à l'horizon de lourds nuages qui en peu de temps couvraient la moitié du ciel ; le vent soufflant en tempête, mugissait avec un bruit sauvage dans la cime des palmiers, produisant un vacarme semblable à celui d'un train de chemin de fer courant sur un pont en fer. De formidables éclairs sillonnent la voûte des cieux dans toutes les directions, le tonnerre gronde et l'on entend dans la forêt voisine le craquement d'arbres gigantesques vermoulus qui tombent à terre. Impuissant en présence de ces forces imposantes de la nature, l'homme se sent soulagé lorsque de grosses gouttes de pluie tombent en abondance. Alors commence un second acte du phénomène, moins grandiose, et aussi moins agréable, car la pluie tombe à torrents, les gouttes retentissent sur le sol et les feuilles et en une heure ou deux tout est sous l'eau ; mais l'orage s'éloigne aussi rapidement qu'il est venu ; les nuages se dissipent, le soleil répand de nouveau ses bienfaisants rayons, et les palmiers agités par un vent léger laissent tomber les dernières gouttes encore suspendues aux feuilles.

De semaine en semaine mes collections botaniques, zoologiques et ethnographiques s'accroissaient d'une manière réjouissante, en sorte

qu'après le nouvel an je pus songer à poursuivre mon voyage. Avec le temps d'ailleurs mes rapports avec la famille royale étaient devenus un peu difficiles ; on avait appris la préparation de l'Omoundonga tombé dans la bataille ; l'échange des objets ethnographiques ne s'accordait pas avec leurs idées religieuses, d'après lesquelles chacun devient le jouet des arts magiques de celui qui a réussi à s'emparer de ce qui a appartenu au défunt. Je dus renoncer absolument à mes manipulations photographiques, parce que trois jours après que j'eus obtenu de la sœur du roi qu'elle se laissât photographier, cette princesse mourut subitement.

Des indices menaçants attestant que j'étais considéré comme dangereux pour le bien de l'État, me firent comprendre que ma situation devenait très périlleuse. Dans une audience que m'accorda le père de Kambondé, ce vieillard me déclara, en quelques paroles très sèches, que le bien de la tribu, ou, suivant son expression, Kalounga, c'est-à-dire la divinité suprême, réclamait mon sang.

Heureusement la division se mit entre le père et le fils ; par opposition, celui-ci, le roi légitime, prit mon parti et m'aida à m'éloigner d'Ondonga sans qu'il m'arrivât aucun mal.

Mais tous mes bœufs, au nombre de trente, étaient morts de la péripneumonie pendant la saison des pluies, et je fus forcé d'en prendre de jeunes, qui n'avaient pas encore été attelés. Les orages de pluie ne cessaient pas ; autour de moi tout était inondé, et le sol argileux était transformé en une boue grise insondable. Nous franchîmes heureusement l'Onzila qui unit les deux mares d'Etosha et d'Onandova ; la première était devenue un lac peu profond, mais nous reconnûmes bientôt que pour le moment il ne pouvait être question de pousser plus avant. Les roues du wagon enfonçaient jusqu'aux essieux dans la masse fangeuse ; les bœufs eux-mêmes n'ayant plus de route ferme ne pouvaient plus tirer. Aussi fîmes-nous, près d'Oshanda, une halte involontaire de dix jours, et n'atteignîmes-nous, le 4 avril, Otjavanda-tjongue ou Grootfontein, qu'après un voyage extrêmement fatigant. Cette station a été fondée, il y a un quart de siècle, par une dizaine de familles boërs émigrées du Transvaal.

Je réussis à y acheter de meilleurs bœufs, et à en partir le 24 avril pour faire une excursion au lac Ngami. Après un voyage peu intéressant, quoique fort difficile, nous nous trouvions, le 22 mai au soir, au bord de l'Okavango, où nous eûmes le bonheur de rencontrer deux chasseurs européens, de Ghanzis dans le Kalaxari, qui avaient comme nous l'inten-

tion de faire une visite au roi Morémi. Le lendemain nous nous mîmes en route à cet effet.

Morémi est le chef des Ba-Touana, tribu qui s'est détachée, il y a environ 70 ans, de la famille des Be-Chuana, s'est établie dans le bassin du lac Ngami et s'est assujetti les aborigènes Ba-Koba. Autrefois la résidence du roi était à l'extrémité orientale du lac, mais les attaques réitérées des Ma-Tébélé obligèrent Morémi à abandonner cette ville et à chercher un refuge dans les marais d'un accès difficile de l'Okavango. Morémi est un homme d'environ 27 ans, de petite taille et d'une physionomie intelligente; pendant mon séjour je l'ai toujours vu vêtu à l'euro-péenne. Les deux chasseurs nous quittèrent dès le lendemain de notre arrivée, pour rejoindre leur famille stationnée à Ghanzis. Lorsque, quelques jours plus tard, je voulus aussi repartir, mes gens refusèrent de reprendre le chemin par lequel nous étions venus, par crainte d'une trop grande disette d'eau. Que devais-je faire? Je remis à Morémi mon conducteur et un autre domestique qui tenaient tous deux des discours séditieux, pour qu'il leur infligeât un châtement exemplaire, puis, de bonne heure le lendemain, avant le lever du soleil, je fis mettre les bœufs sous le joug, je pris moi-même le fouet et ordonnai aux trois hommes qui me restaient de faire leur devoir. Ils parurent d'abord ne pas vouloir obéir; mais lorsqu'ils virent que je prenais mes dispositions pour partir seul, ils se levèrent tout honteux, et au bout de quelques minutes, au grand étonnement des indigènes qui estimaient impossible de faire, avec trois hommes seulement, le dangereux voyage à travers le Kalaxari, nous avions derrière nous la résidence de Morémi.

Après une marche de deux jours nous rencontrâmes un établissement de Ba-Koba, et nous pûmes nous procurer par échange une bonne provision de blé cafre, de maïs et de fèves. A quelque distance de la côte N.-O. du lac, que nous atteignîmes au bout d'une journée et demie, j'accordai à mes bœufs un repos d'une semaine; malheureusement j'étais tellement affaibli par la dysenterie, qu'il me fut impossible de faire de ce point, d'ailleurs très favorable, aucune reconnaissance du pays environnant, et que je ne vis du lac que la ceinture de roseaux qui l'entoure sur cinq à six kilomètres de large. C'est dans cette forêt qu'habitent les Ba-Koba, agriculteurs, esclaves des Ba-Touana. Outre les fèves et le blé cafre, que je connaissais déjà depuis l'Ondonga, je trouvai chez eux, en fait de produits du sol, du maïs, qui est peu cultivé dans l'Ondonga, des courges énormes et l'arachide *hypogæa*.

Malgré le fleuve Okavango et la vaste étendue du bassin du lac

Ngami, la vigueur de la végétation le cède à celle des bords du Cunéné; il faut vraisemblablement en chercher la cause dans le fait que l'air est moins chargé d'humidité, ce qui provient de la proximité immédiate du Kalaxari en grande partie privé d'eau.

A notre arrivée à Ghanzis, source encadrée de magnifiques acacias, nous trouvâmes, à notre grand regret, la petite maison de pierre vide; la famille des chasseurs l'avait déjà quittée pour se porter plus loin. N'entrevoiant à une grande distance aucun indigène qui pût nous renseigner sur le long trajet que nous avions encore à faire, notre seul espoir reposait sur la possibilité de découvrir nos chasseurs nomades. Dès lors nous suivîmes soigneusement la trace de leurs pas empreints sur le sable mou; la nuit nous nous servions d'une lanterne, et le troisième jour nous vîmes notre entreprise hasardeuse couronnée de succès; devant nous, à l'ombre de majestueux combreta se dressait un petit campement de tentes et de wagons; un coin de l'Europe au milieu de l'inhospitalier Kalaxari! Je dus passer les premiers jours dans un repos absolu; les violentes atteintes du mal de mer pendant la traversée, suivies des fatigues et de l'excitation du voyage, avaient affaibli mon corps, au point que tout travail m'était à charge. Toutefois le fait de me retrouver en société de blancs, une nourriture mieux apprêtée et une vie sans inquiétudes, me restaurèrent bien vite et me permirent de reprendre ma tâche. Je trouvai là une tribu assez nombreuse de Bushmen, et en quatre semaines je recueillis les mots d'un petit vocabulaire, ainsi que les éléments de la construction grammaticale du dialecte de cette tribu; je pus aussi me faire une idée de la vie et des habitudes de ces populations énigmatiques et peu connues.

Les Namas et les Bushmen du Kalaxari ont, au point de vue ethnologique, une proche parenté; en revanche, les points de repère qui permettraient d'établir celle-ci au point de vue anthropologique sont rares. Cette question ne pourra être résolue qu'à la suite d'une étude précise des Pygmées, des Akkas, des Obongo, des Baké-Baké, etc. de l'Afrique centrale; peut-être ces tribus de nains et les San sont-ils de même origine et se sont-ils divisés dans le sud de l'Afrique, avec les Haukhoïn d'un côté, et les vrais nègres de l'autre, avant l'émigration de la race bantoue, ou plutôt avant que celle-ci eût pris conscience de sa grande force d'expansion. Les mensurations que j'ai prises ont donné, comme taille moyenne, 1^m,59; les extrémités sont petites et jolies; la longueur moyenne des pieds est de 0^m,243. La couleur est plus claire que celle des Haukhoïn, mais plus foncée que celle des Namas.

Sur ma demande un des fils d'un des chasseurs se décida à entrer à mon service et nous quittâmes cette petite station le 13 juillet 1886, pour gagner le Damaraland par Kunobis et Gobabis. Le voyage fut extrêmement pénible; la plupart des sources, d'ailleurs fort rares, étaient tarées; nos provisions de bouche tiraient à leur fin; n'ayant plus de stimulants comme le thé ou le café, nous les remplaçâmes par la racine râpée d'un arbre, que nous faisons griller pour prendre, sans sucre, cette amère boisson. Gobabis, autrefois station missionnaire florissante, était abandonnée, de même que Witvley sur le Nosob blanc. Nous essayâmes d'abord de nous avancer vers le N.-O., mais, après des efforts presque surhumains, nous dûmes y renoncer, par suite de l'impossibilité de trouver de l'eau. Découragés nous revînmes au bout de huit jours à Witvley, accueillis par les rires moqueurs des singes qui, par centaines, stationnaient sur les hauteurs voisines et qui, à ce qu'il nous sembla, reconnaissaient la société errante et nous saluaient ironiquement.

Avec nos bœufs amaigris et fatigués, il nous était impossible de revenir en arrière; il ne nous restait dès lors qu'à remonter si possible le Nosob; peut-être finirions-nous par rencontrer de nouveau des indigènes. Chaque jour il nous fallait creuser avec des pelles dans le lit desséché des rivières, afin d'obtenir quelques litres d'eau pour notre usage personnel, tandis que les bœufs devaient vivre de la tsama aqueuse (espèce de courge), et paraissaient s'en trouver fort bien; les fèves formaient ma seule nourriture; mes gens mangeaient du maïs et de la viande de cheval.

Enfin, le soir du 19 août, comme nous avions à peu près perdu tout espoir, et que nous étions assis abattus autour du feu, un des serviteurs arrive, et, les yeux étincelants, rapporte avoir trouvé des traces fraîches de pied humain; d'après la grandeur elles devaient appartenir à un Omouhéro ou à un Damara. Nous reprenons courage; j'ordonne immédiatement à deux de nos gens, bien armés, de suivre les traces en question, et de ne pas rebrousser chemin avant d'avoir résolu l'énigme d'une façon satisfaisante. Au retour du jour notre courage s'évanouit, notre vie dépendant du succès ou de l'insuccès de la mission; le soleil se leva, mes gens n'étaient pas encore revenus. Enfin, vers midi, nous entendîmes un : *Apenduka, apenduka*, bonjour, bonjour monsieur! et nous tressaillîmes d'allégresse en voyant venir un groupe d'une dizaine de Damara accompagnant mes deux fidèles pionniers.

Au milieu de questions et de réponses qui s'entrecroisaient, j'appris que ces gens avaient été envoyés pour surveiller les mouvements de

leurs adversaires les Namas, avec lesquels ils étaient de nouveau en hostilités, et qu'ils devaient faire rapport à Kamahéro, le chef de tous les Ovahéros.

Une forte récompense que je leur offris, engagea deux de ces hommes à s'attacher à moi, et à me conduire à Otjosazou, au centre du Damaraland. Au bout de cinq jours d'une marche fatigante nous atteignîmes les premiers villages des Ovahéros, mais, avant de pouvoir les traverser, nous dûmes, comme mesure de précaution, annoncer par des messagers notre arrivée aux habitants, sans quoi ils eussent facilement pu, dans l'obscurité, nous prendre pour des Hottentots qu'ils détestent et nous massacrer impitoyablement.

Enfin, le 26 août 1886 nous arrivions à Otjikoumi, résidence du chef Kahemoma qui, à ma grande joie, avait justement alors la visite du missionnaire Irlé de Otjosazou.

Ce fut ici que, pour la première fois depuis sept mois, je reçus des nouvelles d'Europe et, ce qui était plus nécessaire, des vêtements.

Après m'être reposé deux jours, je partis avec le missionnaire pour sa station, d'où je me rendis à Okahandja, l'endroit le plus important du Damaraland et la résidence du chef susmentionné Kamahéro.

Il me fallait encore chercher à rentrer en possession, d'une manière quelconque, des caisses que j'avais laissées à Grootfontein; aussi me décidai-je immédiatement à tenter moi-même de les ravoïr par un voyage vers le nord. Des Bushmen avaient apporté dans le Damaraland de très mauvaises nouvelles; le père et le frère de Kambondé avaient, par haine, assassiné l'Anglais Jordan, qui avait acheté Grootfontein à Kambondé, et avec lui ses conducteurs noirs, puis ils s'étaient emparés des wagons; des Bushmen avaient assailli et pillé les Boërs, qui dès lors avaient émigré plus loin. *Audaces fortuna juvat*; je me procurai un char, armai soigneusement mes trois hommes pour être préparé à toute éventualité, et me mis en marche. Le 11 septembre, nous faisons notre entrée à Otjizondjoupa, ancienne station de la mission rhénane, qui a dû être abandonnée par suite de la guerre, et qui maintenant est occupée par des singes assez importuns.

Otjizondjoupa est, sans aucun doute, le plus bel endroit que j'aie vu pendant les deux ans et demi que j'ai passés dans le S.-O. de l'Afrique. Elle est placée dans une situation idyllique, au pied de l'Omouveroumoué qui s'étend en forme de fer à cheval; une source abondante jaillit des hauteurs, à l'endroit où le talus de débris s'adosse à l'abrupte paroi de grès de teinte rougeâtre; d'énormes sycomores entourent et domi-

ment la source, et, à travers une forêt de magnifiques fougères éventail, la rivière court vers la plaine fertile, dans laquelle elle a permis de créer un magnifique jardin, dont la verdure rappelle vivement aux voyageurs fatigués les forêts de hêtres et de pins des climats tempérés.

J'eus beaucoup de peine à m'arracher à ce paradis. Quatre jours plus tard nous arrivions à Grootfontein, où nous trouvions tout en ordre. Sans doute l'assassinat de Jordan se confirma ; mais nous pûmes charger sur notre char les caisses si précieuses pour moi, et nous remettre en route. Je passai de nouveau deux heureuses journées, libres de soucis, à Otjizondjoupa, puis je me dirigeai, le long du grand Omuramba au Matakò, vers l'ouest, par Ombouro, jusqu'à Omarourou, d'où je revins à Okahandja ; là je rechargeai mon wagon et dis adieu au vieux Kamahéréro, pour reprendre le chemin de l'Europe.

Le 30 octobre nous atteignîmes Wallfishbay, où se termina mon voyage par terre. Au bout de 17 jours d'attente, apparut le petit schooner le *Louis-Alfred* qui devait me transporter à Capetown. Un vent défavorable fit durer 27 jours le trajet qui se fait d'ordinaire en 10 jours, et mit ma patience à une rude épreuve.

Après avoir joui quelques semaines encore des beautés magnifiques de l'été du Cap, je pris congé de l'Afrique, et le 14 février 1887 je me retrouvai à Zurich, ma patrie, froide et nébuleuse en comparaison des régions où je venais de passer deux années.

CORRESPONDANCE

Lettre de Malangé, de M. H. Châtelain.

Malangé, 30 avril 1887.

Cher Monsieur,

Depuis que je suis à Malangé je n'ai point encore reçu de numéro de l'*Afrique* de cette année, et je ne sais par conséquent que fort peu de chose de ce qui se passe sur les autres points de ce continent.

Placé à l'extrême frontière de nos stations et de la civilisation, je suis peu au courant des affaires, et absorbé par les travaux de la station je ne peux vouer que de rares instants à l'étude de nos environs.

Dans nos stations d'Angola, rien qui vaille la peine d'être relevé. Au Congo, j'apprends que la mort a frappé un membre de notre mission de Stanley-Pool. Notre évêque doit être en ce moment en route pour Banana avec son vapeur et une nouvelle expédition destinée au Kassaï, au Louloua et au Sankourou.

Le Dr Summers m'a écrit de Louebo à la date du 23 décembre. Sa lettre arriva